

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre KOLLER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1942, tome 41, p. 249-251

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# CHRONIQUE DU COLLEGE

Vous excuserez facilement, chers lecteurs, mon style relâché et mes grains de sel douteux quand vous saurez que j'écris ces lignes le lendemain d'une promenade de fanfare ! Hier donc, nous nous rendîmes à Ollon. A mi-chemin du cortège qui nous amenait à la gare, M. Revaz s'aperçut qu'on avait oublié le drapeau ! Il fallut le chercher en hâte et tout le monde put s'installer dans le train. Notre entrée à Aigle fut semblable à celle de ces armées qui défilent dans une ville conquise de haute lutte, tambours en tête. Un petit coup de vin vaudois à l'Hôtel Victoria puis nous partîmes par la route, sous la pluie, pour Ollon où notre arrivée provoqua « un grand concours de population »... Vaguement à l'abri sous les branches d'un tilleul, nous jouâmes. Puis ce fut le goûter, et... le reste. Disons seulement qu'au retour Bonny remarqua — ou plutôt ses voisins — qu'il jouait le chant de basse alors que les autres en étaient déjà au trio.

Mais j'anticipe ; revenons en arrière. Vous le savez tous, le troisième trimestre est celui des fêtes de classes et des sorties, sans pour cela mériter la réputation qu'on lui fait gratuitement d'être celui des seuls divertissements et de la flegme. A ce propos je voudrais confier un petit mot à nos parents : la chronique n'est ni un bulletin scolaire, ni un compte-rendu du travail accompli. Elle ne fait que relater, aussi discrètement que possible, les faits amusants du Collège, les parties joyeuses, relever certains traits qui ont provoqué notre rire et nous ont distracts un instant. Qu'on ne s'étonne pas dès lors de trouver ici le récit parfois malicieux de certains tours joués aux professeurs par des élèves indisciplinés dont je suis prêt à blâmer l'impertinente conduite. Pour qui me connaît, soyez certains que cette condamnation est lourde de conséquences !...

Le trimestre était à peine commencé que nous fêtions M. le Recteur complimenté avec la grâce qui lui est habituelle par François Remy, ainsi que MM. Cornut, Revaz et Delaloye. La traditionnelle aubade donnée par la fanfare et les chanteurs permit au talent de Pierrot Louis de se manifester par des gestes nets et un visage souriant auxquels obéissaient une septantaine d'instrumentistes.

Dois-je parler de la promenade de classe des philosophes ? Cette sortie en « plein air » leur avait donné une assurance étonnante. M. Pitteloud en fit l'expérience. Il frappait en effet depuis un moment à une porte close quand il finit par s'écrier : « On ne peut donc pas entrer ici ? » La réponse vint instantanément : « Non, pas la nuit ! »

A la promenade de Rétho B, nos compatriotes alémaniques apprirent à connaître certains produits valaisans. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Heinrich Jonathan Butz. M. Michaud n'avait jamais été d'humeur si joyeuse, mais, hélas, nous ne pûmes lui faire manquer le train !

Mais passons à d'autres incidents. Au dortoir, le prudent Joseph Remy fut bien embarrassé, un soir, en ne voyant plus la porte de sa chambre qui lui avait été tout simplement volée. Rouge d'indignation, il lança aux troussees de cette maudite porte en fuite le surveillant et tous ceux qui se sentaient des aptitudes de détectives. On vit le petit Schmidt aller fouiller derrière les chaises et dans les tiroirs des tables de nuit pour voir si, par hasard, elle ne s'y trouvait pas. Pris de remords subits, Jean-Louis avoua l'avoir enlevée, mais, disait-il, il l'avait laissée sur place. Carnat vint ensuite, l'oreille basse, confesser qu'il l'avait mise dans une chambre dont il avait oublié le numéro. Pendant ce temps, Pascal Buclin la cachait soigneusement sous son lit ; il sortait néanmoins de sa chambre à intervalles réguliers pour demander à M. Pitteloud si la porte était retrouvée. Le timide Joseph cependant ne pouvait se mettre au lit ; on tendit alors entre sa modestie et les passants une couverture protectrice. Le lendemain matin, l'ingénu sortant à 5 h. 25 de sa chambre pour se rendre au lavoir se cassa le nez contre sa porte revenue pendant la nuit.

Dirai-je maintenant un mot qui tiendra lieu de chronique sportive ? Si je l'oubliais, le « conseiller technique » des joueurs de football de notre immeuble m'en voudrait pour le reste de mes jours... au Collège. Mais comme je suis fort entrepris dès qu'il s'agit de lire les résultats d'un match, je risque de me tromper bêtement. A vous le dire franchement, ces deux noms et ces deux chiffres qui les suivent ne me disent rien quand je n'ai pas vu dans le titre une indication claire me faisant savoir que c'est le premier des clubs nommés ou le second qui ont perdu ou gagné. Alors voici : je crois bien que l'Helvétia a remporté la victoire sur le Collège de Sion par 5 buts à 3 : si c'est le cas, bravissimo ; si c'est faux — mais je ne crois pas — mes condoléances. Pour la rencontre Martigny-Helvétia, j'ai l'impression que Martigny a « pris le meilleur », comme ils disent, sur Helvétia, d'où je conclus que les nôtres ont dû « s'incliner devant les couleurs... » — je ne sais pas trop lesquelles — de Martigny. C'est vraiment dommage.

Je m'y connais davantage dès qu'il s'agit de l'« Agaunia ». On la vit partir l'après-midi du 30 avril pour se rendre à Sion. M. Bussard avait arboré son plus beau chapeau ; dans sa serviette, il y avait évidemment des discours. Il ne nous fit grâce d'aucuns de ces textes qu'un président de la « Vallensis » en passe de rentrer dans le rang doit à ses subordonnés. De la séance administrative on passa insensiblement à la partie scientifique puis à l'autre qui fut trop courte. Comme quoi le Conseil d'Etat nous joua un bien vilain tour en nous interdisant de nous réunir pendant toute une journée. La guerre, les restrictions... ne murmurons pas.

Au mois de mai, nous avons eu le bonheur d'entendre chaque soir, à l'église, des voix fraîches ou... mûres. Jobin y mettait tout son cœur, M. Maillat toute son émotion contenue et M. Défago tout son enthousiasme de vicaire.

Le dimanche de la Sainte Trinité nous valut d'assister à une messe célébrée en rit byzantin. Le R. P. Haas nous y avait préparés

la veille en nous exposant le grave problème de l'Orient. L'officiant fut M. l'abbé Mirosław Lubacziwskij dont la voix mâle et profonde fit une profonde impression. La crème de la Schola aidée de quelques novices chanta les magnifiques répons orientaux sous l'experte direction de M. Revaz. Beaucoup d'entre nous entendaient pour la première fois une telle messe et nous en garderons un bienfaisant souvenir.

Passons à des choses moins sérieuses. Connaissez-vous le tempérament philanthropique de Mehling ? L'autre jour, il se transforma en une charmante, douce, affable et prévenante vendeuse d'insignes patriotiques. Nul besoin d'ajouter qu'il remporta un succès étonnant.

Glissons avec art de la philanthropie à la machinerie : nous penserons évidemment à M. Grandjean. Un matin, il descendait au local de ses chères machines. Soudain, un son inaccoutumé frappa son tympan si musicalement développé ; il ne fit qu'un bond jusqu'au tuyau d'où s'échappait le bruit non conformiste, il y appliqua son oreille et reconnut instantanément que ce n'était pas « son eau », mais celle de la ville qui coulait dans la conduite. Nouveau témoignage d'un flair apprécié !

Vous parlerai-je enfin d'un de nos camarades dont le tempérament batailleur soupçonne aussitôt dans l'emploi d'une autre langue que le français quelque allusion à sa noble personne ? Je risquerais gros. Dès qu'il eut appris que je me proposais de consacrer à ses innocentes manies deux ou trois lignes de la présente chronique, il devint, paraît-il, rouge de colère. Il vint même me menacer des pires châtiments. Puis il se rendit chez M. Bussard et courut chez M. le Directeur afin de les avertir du danger qui menaçait sa modestie. Mais comme la vertu doit être mise à l'épreuve pour grandir, je lui rends service en réalité en vous racontant ce que m'a dit Sarrasin. Il y a quelque temps, il faisait déjà nuit à 7 h. L'ombre propice inspira à notre homme la pensée de sortir discrètement de l'étude, de gagner la cour de St-Joseph en rasant les murs, puis de s'élancer vers la Grande-Allée en traversant le tunnel, car c'est de l'autre côté du chemin de fer que les cigarettes sont les meilleures. Hélas, on entendit tout à coup des bruits de ferraille accompagnés d'imprécations bien senties : le pauvre s'était empêtré dans une charrette militaire qui l'avait arrêté dans sa course. Des mains charitables le tirèrent de cette détestable position.

Et maintenant je souhaite de tout cœur qu'aucun de ceux que je loue gentiment dans ces lignes n'ait de proches parents parmi les chanoines, car ma chronique subirait un triste sort.

Pierre KOLLER, Rhét. B.

P. S. — L'« Agaunia » a renouvelé son comité pour le semestre d'été. Il est composé de la manière suivante : André Repond, phil., président ; Edmond Sauthier, phil., vice-président ; Jean-Louis Comte, rhét., secrétaire ; Georges Brunner, phil., Fuchs-Major. Jean-Jacques Bosshart, phil., a été nommé cantor et Jean-Joseph Bilat, hum., archiviste.